

Compte rendu

Ouvrage recensé :

Trapeznikov, S., *At the Turning Points of History, Some Lessons of the Struggle Against Revisionism Within the Marxist-Leninist Movement*, Progress Books, (Translated from Russian), Toronto, 1972, 293 p.

par Robert H. Keyserlingk

Études internationales, vol. 6, n° 3, 1975, p. 419-421.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/700600ar>

DOI: 10.7202/700600ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

l'OTAN en 1948-49 qu'en 1961 pour ce qui est de l'attribut du conflit ; et il y a plus d'hétérogénéité dans le comportement de l'Est et de l'Ouest dans la phase de crise que dans celle de pré et post-crise, pour ce qui est de la phase. Les deux alliances agissent selon le même cadre d'action, les cadres d'action étant utilisés quel que soit le conflit ; voici un propos fondamental de Tanter où nous avons l'impression de ne percevoir une alliance comme étant que le reflet (quelque peu déformé par un miroir) de l'autre. Lors de la pré-crise, l'alliance agira selon ses propres schèmes décisionnels, réagissant beaucoup plus au comportement de l'adversaire en temps de crise, pour ne revenir à ses propres schèmes décisionnels qu'au moment de la post-crise. En d'autres termes, l'évaluation des événements-interactions devrait être plus élevée que celle des processus organisationnels en phase d'intensification, le contraire ayant lieu en phase de réduction. N'oublions pas de dire que les degrés de processus conflictuels sont analysés selon les perspectives de vélocité, d'accélération et des effets de trame continue.

La quantification et l'analyse statistique des données faite par Tanter n'est rien moins qu'inouïe, quasiment splendide, devant certainement être examinée. Les données historiques servant de base à la méthodologie restent néanmoins fort discutables. « Berlin » est étudiée dans une sorte de vase clos (les conflits de longue durée entre l'OTAN et le Pacte de Varsovie, que ce soit au sujet des armes atomiques ou d'un autre domaine, sont volontairement délaissés). De l'aveu de l'auteur lui-même (p. 195), l'application de sa méthodologie en 1961 aurait laissé prévoir l'imminence d'un autre blocus de Berlin-Ouest plutôt que la construction d'un mur à Berlin-Est.

Pour le reste, le livre est muni d'une bonne bibliographie, de tableaux très utiles et de notes explicatives indispensables.

Guy PAULIN

C.Q.R.I.,
Université Laval

TRAPEZNIKOV, S., *At the Turning Points of History, Some Lessons of the Struggle Against Revisionism Within the Marxist-Leninist Movement*, Progress Books, (Translated from Russian), Toronto, 1972, 293p.

Ce livre a débuté comme une série de conférences données depuis le XXIII^e congrès du parti communiste d'Union soviétique (PCUS). Celles-ci entendaient faire l'éducation idéologique de groupes variés, y compris les chercheurs de l'Académie des sciences de l'URSS, les doyens de départements universitaires, les professeurs des sciences sociales et les préposés à l'idéologie. Mais il fut réécrit sous sa forme présente après le XXI^e Congrès du Pcus. L'auteur, probablement parce qu'il est un exemple du parfait homme des communications d'aujourd'hui, est même inconnu des services de l'ambassade soviétique d'Ottawa.

Aussi, ce livre est-il le reflet des pré-occupations présentes des idéologues soviétiques auxquels on a demandé, lors de ces deux congrès, « d'arriver à faire un développement créateur de la théorie du marxisme-léninisme, comme leur tâche primordiale actuelle. » En d'autres mots, cette phrase ambiguë dit simplement : poursuivre l'extermination du révisionnisme au sein de la théorie et de la pratique de cette doctrine. Alors que l'anticommunisme ambiant reste toujours pour eux une menace constante et que l'aventure de gauche ou la révolution maoïste non planifiée et non historique continue de recevoir le gros de la critique officielle, on peut dire que la lutte réelle en faveur de l'intégrité de la doctrine reste le révisionnisme de droite. En d'autres mots plus spécifiques, cela signifie une lutte plus sourde et plus profonde contre les vagues idées d'humanisme socialiste, lesquelles fleuriront toutes du sein du bloc de l'Est au cours des années cinquante et au début des années soixante.

Ayant échoué dans la tentative de juguler le socialisme économiquement et militairement après 1945, les chefs « très dégra-

dés moralement » du monde capitaliste ont essayé la subversion — et s'emploient encore présentement à cette tâche — dans les pays à idéologie socialiste. Mais ce complot démoniaque de la bourgeoisie fut découvert dans les années soixante, et doit être encore aujourd'hui combattu à tout prix. À la vérité, un ennemi qui a su s'infiltrer au cœur du parti est, comme l'auteur l'admet, des plus rusés et des plus dénués de scrupules...

Comme Trapeznikov le dit en tous mots : « La véritable menace actuelle pour les mouvements communistes et les organisations ouvrières... ne doit pas être vu uniquement dans l'anticommunisme... mais dans le révisionnisme... qui a su s'infiltrer au cœur du mouvement marxiste. » (p. 45) Quoiqu'il ait des liens étroits avec l'anticommunisme et l'aventure gauchiste, le révisionnisme de droite est manifestement l'ennemi numéro un. Son erreur a consisté dans le faux espoir qui a lui, même chez certains membres du parti, que la période de lutte des classes, la révolution sociale et l'emprise du prolétariat en étaient à leur dernier souffle, et que désormais on pouvait attendre un socialisme plus humain sans toujours s'en remettre à la révolution sociale intégrale. Une société productive, industrielle et sans conflit peut être édifiée sur l'équilibre social, les passions humaines, le pluralisme et cette théorie d'une convergence éventuelle de l'Est et de l'Ouest. Ces théories avaient joué dans l'univers soviétique jusqu'à affaiblir le contrôle du parti et à ériger des sphères parallèles et indépendantes d'experts industriels et sociaux.

Ces erreurs flagrantes de révisionnisme ont manifesté leur effet de désintégration même dans le monde ouvrier. Elles ont montré leur caractère funeste en Yougoslavie, en Hongrie et (sans mention expresse) en Tchécoslovaquie. Elles se sont affirmées comme un révisionnisme bourgeois, ce qu'elles étaient, et plus encore, comme d'abstraites notions de démocratie pure, d'idées humanistes et de classe élitiste. Elles étaient un amalgame de révi-

sionnisme de gauche, ayant leurs racines dans le syndicalisme anarchiste de Fourier et de Proudhon ou dans une démocratie de participation humaine et d'action directe, d'une part, et des croyances révisionnistes de droite dans les possibilités de réformes des systèmes démocratiques libéraux, selon Bernstein, d'autre part. Ces fausses théories ne peuvent être détruites que par leur élimination entière et un retour à cette lutte sans merci des classes, à l'emprise totale du prolétariat, et particulièrement, à la réintégration de tous les aspects de la vie sous le leadership du parti. Il faut travailler à une centralisation démocratique sous la tutelle du Comité central et du Politburo, cela avec la coopération fraternelle des autres partis frères du monde socialiste.

Trapeznikov devient intéressant, quoique sans persistance, lorsqu'il s'attaque aux peuples et aux tendances de l'Ouest. C'est alors qu'il semble délaisser l'un après l'autre ses efforts de généralisations historiques, sociales ou scientifiques, et qu'il cite des noms réels. Djilas et Dedijer de Yougoslavie, aussi bien que Garaudy reçoivent le traitement de faveur que méritent les hérétiques. Les disciples de Marcuse et autres intellectuels bourgeois subissent les foudres vives de l'auteur. Anon et Rostow sont considérés comme des nègres capitalistes. En effet, leurs théories de la convergence veulent accréditer que c'est la société socialiste et non la démocratie de l'Ouest qui perd ses caractéristiques. J. J. Servan-Schreiber et le magazine *Business Week* sont accusés de se faire les apôtres naïfs d'une ère capitaliste postindustrielle. Si, cependant, il est quelqu'un qui espère apprendre quelque chose de concret sur ces événements, tendances ou personnalités de l'univers soviétique, qui trahissent l'erreur du révisionnisme, ou sur les raisons qui justifieraient d'abord leur succès, puis ensuite leur échec, ce sera en vain. Car toute la « vérité » est voilée ou cachée dans les plis ténébreux de l'évolution historique...

Comme à l'accoutumée, cette rhétorique est rituelle, se répète à satiété, interminable

et louangeuse envers elle-même. Le véritable peuple soviétique ou les événements qui le concernent disparaissent dans les remous historicistes. Les masses conventionnelles et les groupes héroïques proclament la révolution sociale et cette démarche prophétique vers les sommets de la civilisation. Les citations uniquement et constamment mentionnées sont celles de Marx, Engels et de Lénine. Après la mort de ce dernier en 1924, les Soviétiques, comme individus, s'effacent, à moins qu'on ne les pointe comme des ennemis. Les personnages honnis sont alors nommément identifiés, quoique nous sachions tous quels êtres malfaisants se profilent derrière eux. Bernstein, Millerand et les autres avant la Première Guerre ; Trotsky, Bukharin, Kamenev, Zinoviev et autres après la glorieuse Révolution d'Octobre. Cependant, après 1930, ces noms disparaissent à leur tour : le complot se manifeste partout. Seuls demeurent les masses combattantes et le parti... Staline n'est même pas mentionné une seule fois et Brejnev, une seule fois. Les déficiences « du culte de la personnalité, du volontarisme et du subjectivisme (Staline) » sont considérées sans plus comme étrangères au marxisme-léninisme mais cela est soigneusement contrebalancé par l'explication des organisations illégales des années trente. Qui ont purgé le parti des indésirables au cours des années vingt et trente ? Selon l'auteur, ce sont « les léninistes de la ligne dure... le noyau monolithique léniniste du parti bolchévique ». Dans l'ouvrage, plusieurs références sont aussi faites dans un sens fortement idéologique et de culte, dirait-on, « à la vitalité intérieure du marxisme (son dynamisme) », à « l'amour infini des masses » pour le parti, et aux « fidèles » du parti. Encore faudrait-il que de tels arguments de nature « théologique » deviennent intéressants si l'on pouvait pénétrer au-delà des mots eux-mêmes et rejoindre le jeuple authentique.

Robert H. KEYSERLINGK

Département d'histoire,
Université d'Ottawa

WEISSMAN, Steve *et al.*, *The Trojan Horse : A Radical Look at Foreign Air*, Pacific Studies Center and the North American Congress on Latin America (A Ramparts Press Reader), San Francisco, 1974, 249p.

Le présent ouvrage est un recueil d'articles récents parus dans des revues américaines spécialisées dans les questions du Tiers-Monde, *Pacific Research and World Empire Telegram* et *Latin America and Empire Report* (quelques autres articles proviennent de *Monthly Review* et de *Ramparts*). Les différents aspects de l'aide américaine — aide financière, aide humanitaire, aide alimentaire, aide technologique, aide militaire — y sont traités. On trouvera là des analyses sur les liens entre les universités, les grandes sociétés privées et les organismes officiels d'aide, sur la Banque mondiale et ses buts, sur la fonction du Fonds monétaire international, sur certaines grandes organisations charitables. On retiendra pour sa valeur d'actualité l'article de Israël Yost, « *The Food for Peace Arsenal* » (pp. 157-170) qui contient une analyse structurelle du programme d'aide alimentaire institué en 1954 (*Public Law 480*) et qui montre comment ce programme encourage la dépendance économique des pays receveurs et retarde indéfiniment les réformes (réforme des tenures, réforme des circuits de commercialisation), mesures qui seraient seules capables d'augmenter de façon notable les productions.

Plutôt que de faire une recension article par article — les lecteurs d'*Études internationales* connaissent sans doute ces revues et peut-être même plusieurs des articles réimprimés —, il est peut-être plus intéressant de rassembler quelques idées sur l'approche « radicale » des problèmes du développement, des questions des rapports entre monde sous-développé et monde développé et, en particulier, de la question de l'aide, telle qu'elle est pratiquée par les chercheurs écrivant dans ces revues.